

THÉÂTRE

DE LA BASTILLE

76 rue de la roquette 75011 Paris
0143574214 www.theatre-bastille.com

DOSSIER D'ACCOMPAGNEMENT

DANSE

4 spectacles

8 > 18 avril 2019 - avec l'Atelier de Paris / CDCN

SHIRA EVIATAR

Body Roots et *Rising* / 8 > 12 avril 19h30

OONA DOHERTY

Hard To Be Soft – A Belfast Prayer / 8 > 12 avril 21h

NINA SANTES

Hymen hymne / 15 > 18 avril 19h

SIMON MAYER

SunBengSitting / 15 > 18 avril 21h

Contacts relations avec le public jeune / action culturelle

Maxime Bodin - 01 43 57 57 16 - maxime@theatre-bastille.com

Elsa Kedadouche - 01 43 57 70 73 - elsa@theatre-bastille.com

Pour la deuxième année consécutive, le Théâtre de la Bastille s'associe à l'Atelier de Paris / Centre de développement chorégraphique national pour accueillir quatre chorégraphes qui explorent les rapports qu'entretiennent les corps avec les traditions et les territoires dans lesquels ils s'inscrivent.

Avec *Hard To Be Soft – A Belfast Prayer*, Oona Doherty fait ainsi s'entrechoquer spiritualité et violence sociale de la capitale nord-irlandaise. Quittant la ville pour la campagne, Simon Mayer tronçonne dans *SunBengSitting* les gestes traditionnels autrichiens et leur virilité folklorique. La tradition est aussi au cœur du travail de l'artiste israélienne Shira Eviatar qui interroge dans *Body Roots* et *Rising* l'influence de son héritage familial et culturel sur son corps et sa féminité.

Avec *Hymen hymne*, Nina Santes réinvestit quant à elle l'héritage de la sorcière, figure ancestrale et révoltée.

SHIRA EVIATAR – BODY ROOTS ET RISING

8 > 12 avril / 19h30

Soirée composée de 2 pièces courtes : *Body Roots* et *Rising*

PRÉSENTATION

Qu'est ce qui nous construit ? *Body Roots* est une performance solo à plusieurs personnages, explorant l'histoire personnelle de Shira Eviatar à travers ses racines mizrahim¹. Par un jeu de masques représentant différents membres de sa famille, la jeune chorégraphe évoque comment ces images sont portées et façonnent son corps et son esprit, et elle explore les hasards et les mystères généalogiques, géographiques et historiques dont elle est l'héritière. En se basant sur l'intuition que ce qui est personnel est aussi politique, son travail aborde une approche intersubjective qui perçoit chaque individu comme une entité se construisant à partir de son contexte.

Rising est une rencontre de deux corps issus de deux cultures et de traditions différentes : yéménite et marocaine. Accompagnée par Anat Amrani, Shira Eviatar revendique la dimension politique de sa démarche créative, la place de la culture mizrahim en Israël, mais aussi les possibilités d'expression de sa propre féminité. Loin d'une esthétique et d'une sensualité codées, le mouvement est avant tout le point de rencontre entre la mémoire ethnique issue des traditions et la libre mécanique du corps. Aussi, les transitions entre les mouvements reposent non seulement sur la façon dont ils sont perçus dans la société, mais aussi sur les mécanismes propres des mouvements. Les deux danseuses explorent les mouvements gravés dans notre corps, issus de la célébration de nos traditions, des mouvements qui se sont transmis de génération en génération. La danse de la célébration est déplacée hors de son contexte habituel et placée *sur* la scène, ce qui nous permet de comparer les contrastes, les similitudes et les différences entre les deux traditions. Alors, à travers le fait de « recréer » ces mouvements, le duo suscite des sentiments, des sensations et des réflexions propres aux deux cultures.

¹Les Juifs mizrahim ou *mizra'him*, sont les descendants des communautés juives du Moyen-Orient. La plupart des Juifs mizrahim durent quitter leurs pays de naissance à la suite des persécutions qu'ils eurent à subir à partir de la guerre israélo-arabe de 1948 et de l'établissement de l'État d'Israël qui s'ensuivit. L'arrivée des Mizrahim en Israël a modifié son paysage culturel et politique.

BIOGRAPHIE DE SHIRA EVIATAR

Shira Eviatar est une chorégraphe et danseuse indépendante basée à Tel Aviv. Elle a participé au programme de bourse d'études DanceWeb (2015) et a obtenu un diplôme en danse-théâtre du Kibbutzim College. Elle a étudié au Lee Strasberg Theatre & Film Institute à New York et à Kelim, un organisme de recherche chorégraphique. Elle a présenté ses œuvres dans des festivals en Israël et en Europe, tels que Curtain Up, Diver Festival, International Exposure, Malta Festival, Fresh - Tanztage Braunschweig, EPOS Film Festival / Tel Aviv Museum of Art. Elle a récemment été invitée par la Bat-Sheva Company pour présenter son dernier travail, *Rising*. Shira Eviatar est fascinée par les racines du corps et de l'esprit et par la manière dont nous incarnons nos générations, nos traditions et nos cultures passées.

LA PRESSE EN PARLE

« UN PETIT PAS VERS L'EST »

Au moment où la danseuse et chorégraphe Shira Eviatar commence à danser, elle se transforme en Shira

Amoyal, le nom de famille originel de son père, originaire du Maroc. Elle a pris la secousse des épaules emblématique dans sa pièce comme la base du mouvement de « danse contemporaine mizrahim » qu'elle a appris en regardant sa grand-mère lors de célébrations.

La danseuse et chorégraphe Shira Eviatar tente de s'échapper des idées préconçues, trop étroites et limitées, et les confronte. D'une part, elle a créé un style qui a été nommé dans les festivals comme la « danse contemporaine mizrahim ». D'un autre côté, elle ne se définit pas comme une femme mizrahim. Elle souffre du fait que son père a décidé de remplacer son nom de famille marocain original, Amoyal, par Eviatar, et elle évoque comment la figure la plus influente de sa vie, sa grand-mère Ester, a immigré du Maroc. D'autre part, elle est à moitié polonaise, ses deux parents sont médecins et elle a grandi à Ramat Aviv. Alors vraiment, pourquoi définir et créer des limites, des « cases » ?

Lors du festival Curtain Up en 2016 - le projet phare du ministère de la Culture qui promeut des artistes dans le domaine de la danse - elle se produit avec la danseuse Anat Amrani. *« Anat vient de la culture yéménite et ensemble nous apportons le mouvement des corps qui célèbre les deux cultures, yéménite et marocaine, dit-elle. Je l'ai rencontrée il y a deux ans, lorsque nous avons commencé à nous occuper de nos racines à travers la danse, et nous avons découvert que nos projets essayaient de démanteler l'étiquette générale « mizrahim ». Il y a la culture yéménite et la culture marocaine, et il y a beaucoup de similitudes et de différences aussi entre les deux ».*

Dans *Rising*, elle poursuit son travail sur les « racines du corps », explique-t-elle, et « surtout la façon dont nous construisons et maintenons notre identité et notre espace personnel et familial ». Ce thème est présent dans plusieurs de ses œuvres précédentes présentées lors de festivals en Israël et en Europe, comme par exemple dans *Body Roots* qui traite des images de famille qui façonnent le corps et la conscience à travers une rencontre avec l'environnement, ou encore dans *Body Mandala* qui se concentre sur les mouvements de sa grand-mère, mouvements qu'elle apprend en dansant lors de célébrations.

[...]

Abstraction de la tradition

La modification du nom de famille par son père est une question non résolue pour elle : *« Je devais être Shira Amoyal, pas Eviatar - et ça touche un point sensible, explique-t-elle, mon père devient plus ashkénaze, et a enlevé tous symboles marocains, si toutefois il y en a eu. J'appartiens à une génération qui veut retourner à ses racines, choisir différemment et réparer. »*

Le dépassement des « limites », on le retrouve aussi chez elle à un niveau professionnel. Elle n'est pas seulement une danseuse et une chorégraphe. Elle a commencé sa carrière dans le théâtre qu'elle a étudié à New York. *« J'ai commencé à danser à un âge relativement avancé, dit-elle, au lycée j'ai étudié le théâtre. La vérité, c'est que j'étais déjà jalouse de ceux qui étudiaient la danse. Cependant, c'est seulement à l'âge de 20 ans que j'ai réalisé que j'étais très attirée par les cours qui proposent du mouvement, alors je suis retourné en Israël et j'ai commencé à étudier la danse au Kibboutzim College. »*

La danse lui permet de créer des ponts entre le passé, le présent et l'avenir, et lui ouvre la voie du génome de sa famille. *« Cela m'excite de voir ce qui s'est passé de génération en génération, ce qui a été livré avec la tradition, et de voir à quel point nous sommes semblables et comment notre identité se compose de notre environnement, explique-t-elle. Je ne crois pas que nous soyons individualistes, je dis simplement : bienvenue dans la réalité ! Nous finissons tous par devenir comme nos mères. Par exemple, ma grand-mère est née au Maroc, elle était la première fille, et cela a défini toute sa vie. Si elle était née la plus jeune fille, elle aurait été envoyée à l'école pour étudier, mais parce qu'elle était l'aînée, elle devait aider à élever ses frères et sœurs. Cela me donne des frissons rien que de penser que les gens naissent dans un corps, un lieu, un moment et des circonstances. C'est notre espace - et nous portons en nous les implications de toutes ces choses. »*

Elle trouve un grand intérêt à examiner la place de la liberté de choix pour choisir parmi toutes ces contraintes. *« Ma grand-mère est la plus grande source d'inspiration dans ma vie et l'un des liens les plus importants que j'ai jamais eus, dit-elle. Elle s'appelait Ester, elle a élevé une grande famille de sept frères et sœurs. C'est une femme incroyable, la femme la plus forte que j'ai jamais rencontrée, drôle et talentueuse, avec beaucoup d'espoirs en la réalisation de ses rêves. En tant que fille qui n'est jamais allée à l'école et qui donc ne savait ni lire ni écrire, elle s'est fixé comme objectif que ses enfants réussissent et échappent à la pauvreté dans laquelle ils se trouvaient, et aujourd'hui la famille a réussi. Elle travaillait à la Hebrew University comme femme de ménage et elle rêvait qu'un jour mon père soit comme les professeurs qui*

enseignaient là-bas. Puis mon père a étudié la médecine, et quand elle parlait de lui dans le quartier, tout le monde pensait qu'elle mentait. Quand il est finalement devenu professeur, c'est comme si elle était libérée, et elle est décédée – libérée de ce corps qui avait été la cause de tant de douleur. »

Je n'ai pas connu de discrimination

Elle soutient le discours de mizrahim qui s'est réveillé en Israël, ou du moins en partie. « *Je pense que c'est l'une des choses les plus importantes qui se passent ici, mais je ne me définis pas comme une femme mizrahim. Pourquoi se limiter à une définition ? Je n'ai pas un sens politique de l'identité mizrahim comme je n'ai pas vécu d'expérience de discrimination. Je suis né à Ramat Aviv de parents médecins. Ce que j'ai vécu, c'est l'effacement d'une partie de mon identité - l'effacement de mon nom de famille par mon père. Il y a là comme une cassure, une rupture, car il n'y a pas de continuité avec l'identité de ma grand-mère. J'essaie de retrouver les aspects de cette identité.* »

OONA DOHERTY – *HARD TO BE SOFT - A BELFAST PRAYER*

8 > 12 avril / 21h

PRÉSENTATION

Oona Doherty, nouvelle venue sur la scène de la danse, a frappé fort dès ses premières créations. Avec *Hard To Be Soft - A Belfast Prayer*, elle consacre une quadrilogie à la ville où elle a grandi.

Les tableaux, très différents, puisent dans la réalité sociale et intime des Irlandais du Nord, convoquant aussi bien des fragments documentaires bruts – bruits de rues, cris, bagarres, dialogues de bar – qu'une gestuelle s'inspirant notamment du hip-hop mais aussi de la musique sacrée. Très expressifs et puissants, ces tableaux mettent en lumière les stéréotypes de classe et de genre, et les font apparaître à la fois dans leur arrogance et leur fragilité. Oona Doherty livre ainsi une pièce politique, poétique, spirituelle qui, tout en explorant les zones de vulnérabilité, possède une force de vie, une intensité et un sens de l'image rares.

LA PRESSE EN PARLE – PORTRAIT D'OONA DOHERTY

Oreilles sensibles et dictaphone au fond du sac, la chorégraphe et danseuse Oona Doherty traque les cuirs tannés des rues d'Irlande du Nord. Elle en tire le matériel nécessaire à sa pièce *Hard to Be Soft*, qui révèle tout ce que Belfast compte de colère, de désir et d'épuisement.

[...]

C'est en 2017 qu'a lieu la première de *Hard to Be Soft – A Belfast Prayer in Four Parts* à l'honorable Metropolitan Arts Centre. Le Dj et compositeur David Holmes (*Ocean's Eleven, Hunger*), natif de Belfast, compose la bande-son. Elle interprète elle-même le premier volet de cette élégie en quatre actes, *Lazarus and the Birds of Paradise*. Un solo de huit minutes inspiré du butô qu'elle présentera en France en mai 2017. Elle incarne, en jogging et tee-shirt blanc, une chaîne en or autour du cou, tout ce que Belfast compte de gouaille, de colère, d'épuisement, de désir et d'exclusion. La bande-son est un montage d'extraits de *Wee Bastards ?*, un docu-fiction sur la violence dans les quartiers populaires de Belfast, coupé au *Miserere Mei, Deus d'Allegrì*. La suite, elle la connaît déjà : « *Je me suis réveillée un matin et tout était là dans ma tête. Je voyais même la scénographie, quelque part entre une installation de James Turrell, THX13, le premier film de George Lucas et 2001 l'Odyssée de l'espace. Un plateau blanc comme les limbes. Toute une esthétique de la paix.* »

Le deuxième épisode, *Sugar Army*, est interprété par une douzaine d'adolescentes, danseuses de hip-hop. Elle l'a créé en pensant aux jeunes filles trop bronzées qui font la queue devant Primark, aux filles-mères qui poussent leur landau en jurant [l'avortement est toujours interdit en Irlande du Nord – Nda], aux garçons manqués qui préfèrent s'endurcir que d'avoir à subir des agressions sexistes.

Pour la troisième « prière », Oona Doherty cherche des bedaines, des colosses de comptoir aux tatouages de marins, comme son père, dont les humeurs tonnerres dictent leur relation : « *Je veux les faire danser jusqu'à ce qu'ils s'enlacent. L'histoire détruit les hommes, elle leur désapprend à s'aimer. Mon grand-père interdisait à ma mère de consoler mon frère lorsqu'il pleurait, bébé. Il lui disait qu'elle devait l'endurcir. Mais il n'avait qu'un an !* »

Hélium, quatrième et dernier épisode, point d'orgue et point de fuite, elle l'a confié à son danseur fétiche, Ryan O'Neil.

Le goût du sacré

Hard to Be Soft – A Belfast Prayer in Four Parts. Un titre pour dire les Irlandais du Nord, prisonniers d'une culture bourrue, malhabiles en tendresse, prompts à se saboter. « *Les gens d'ici ont des cœurs en or, mais pas les mots pour le dire. Deux amis qui se retrouvent après une longue absence vont se couvrir d'insultes. Ça veut dire qu'ils se sont manqués.* » La chorégraphe accuse la religion de priver les hommes de leur corps et de leurs émotions. À Londres où elle est née en 1986, elle fréquentait la messe tous les dimanches. Elle se souvient de l'atmosphère joyeuse et du mélange communautaire. Peu après la séparation de ses parents, la famille déménage à Belfast. Oona a dix ans. L'intégration est laborieuse. À l'école, on moque son accent british. À l'église, les messes sont funèbres. Sa mère n'y met plus les pieds mais Oona, très pieuse, continue à prier pour elle, fascinée par l'enfer et le paradis, par le monsieur dans les nuages. Puis vient l'adolescence et sa passion pour la danse. Elle finit par se détacher du culte catholique, mais garde le goût du sacré – le vocabulaire religieux est omniprésent dans son travail : « *Le mot "religion" est fucked up, le langage est fucked up. Il faut nous réapproprier ce terme. J'entends souvent les gens se justifier, dire qu'ils ne croient pas en Dieu mais à une forme de puissance vitale. Le religieux, pour moi, c'est cette capacité de vivre intensément le moment présent, à la fois physiquement et mentalement. C'est ça qui est sacré.* »

Son idée de la danse appelle un mouvement, dans son exténuante répétition, à vider le corps de sa conscience pour entrer dans une transe rythmique. Le corps, bientôt libéré de sa fonction sociale, atteint sa sphère céleste, ésotérique : « *C'est un état très proche du chi oriental. Le danseur et le public arrêtent alors de réfléchir. L'ego se retire. Nous ne sommes plus qu'un flux de sang dans les veines, une circulation d'énergies, comme les marées, l'alignement des planètes ou la sève des arbres.* »

Vers la douceur

Hard to Be Soft – A Belfast Prayer in Four Parts : pour Oona Doherty, c'est plus qu'un titre, c'est un programme. « *J'ai trop joué les démons* », dit-elle. En 2014, elle quittait T.R.A.S.H, une compagnie néerlandaise connue pour ses spectacles extrêmes, mélange de Ian Curtis et d'Iggy Pop en résilles et talons aiguilles. Elle habite alors à Berlin, où son couple s'échoue au terme d'une longue histoire. « *Je n'avais plus d'argent, plus de mec, plus de travail et des problèmes de drogue. Que fait-on dans ces cas-là ? On rentre chez soi.* » Chez elle, c'est ici à Bangor, une banlieue balnéaire et cossue à 20 km de Belfast, où vivent sa mère, expert-comptable adepte de yoga, et son frère, policier et mormon. Oona Doherty a quitté l'Irlande du Nord à 18 ans pour un conservatoire de danse à Londres. Elle se fait renvoyer pour usage répété de stupéfiants, devient serveuse, fait du théâtre, reprend ses études, termine son master et part aux Pays-Bas. Dix années passent.

Bien qu'elle sonne comme un uppercut, Bangor n'a rien des quartiers désolés de la capitale. Les maisons pastel s'alignent comme des bonbons sous un ciel bipolaire, les matous paressent sur des gazons mouillés, les palmiers ploient d'ennui. Sa mère l'aide à acheter une maison, elle recommence à travailler avec des chorégraphes locaux, mais peine à se débarrasser de ses gestuelles explosives : « *On m'engageait pour que je fasse du T.R.A.S.H., parce que nous sommes rares à en être physiquement capables. Mais je n'en pouvais plus de jouer les prostituées hystériques. Trop de rythmes infernaux, trop d'émotions violentes. Certains gestes m'étaient devenus impossibles.* » Elle mime une arabesque avec son bras. « *Je ne veux pas devenir une de ces danseuses zen dont la scène contemporaine déborde, même si j'adore dîner avec. Elles me disent détends-toi, je leur réponds transpire ! Je veux garder le feu en moi, mais trouver une certaine douceur. Il faut bien que je me préserve pour tenir jusqu'à 60 ans...* » Pour se débarrasser de T.R.A.S.H et retrouver son identité, elle décide de créer un premier solo, *Leather Jacket*. La veste en cuir qui l'habille sur scène appartenait à une amie d'enfance qui la portait adolescente pour se donner de l'assurance au pub. « *Je ne fais pas d'art social, je ne tiens pas de théorie sur l'Irlande du Nord. Je m'inspire simplement de mon environnement. Je côtoie ces gens tous les jours et je trouve qu'eux aussi méritent de la douceur.* »

Sur scène, elle ne cite jamais frontalement ses sources d'inspiration. Il n'y a ni mimétisme ni misérabilisme dans son travail, mais plutôt comme un jeu d'ombres chinoises projeté en positif vers le public.

(Mouvement)

NINA SANTES – HYMEN HYMNE

15 > 18 avril / 19h

PRÉSENTATION

Hymen hymne est un spectacle en forme de sabbat, une célébration aussi sensorielle qu'envoûtante. De la nuit profonde et archaïque jusqu'au rituel contemporain, les cinq interprètes circulent parmi l'assemblée des spectateurs et convoquent tour à tour la figure de la sorcière. Un être hybride et marginal, une présence mystérieuse qui sonne la révolte contre les normes sociales et l'ordre établi.

Peu à peu, l'espace entre les corps se charge d'une énergie trouble. Images, gestes et chants surgissent par éclats, faisant de la pratique magique un acte de résilience. Loin de tout folklore historique, Nina Santes s'inspire ainsi du mouvement écoféministe, incarné par une autrice américaine, Starhawk, dont les écrits nous enjoignent à rêver la puissance de l'obscur. À la lueur d'une lune d'acier, le vieux monde abandonne sa vieille peau dans l'espoir de renaître : l'horizon sera sorcière.

NOTE D'INTENTION

Hymen Hymne est un projet chorégraphique et musical pour 5 interprètes, né de mon désir de prolonger le travail d'incarnation de figures et de corps marginaux, « autres », amorcé notamment avec le solo *Self made man*. Ce solo, créé en 2015, travaille à l'émergence progressive d'une altérité masculine, et se termine sur l'image d'une femme qui hurle dans le flux d'autres voix de femmes. Cette dernière image a pour moi valeur d'oracle : elle prédit un futur, et fait pour moi appel à une nouvelle figure de l'altérité, celle de la sorcière. Au delà de la praticienne de la sorcellerie, j'invoque la sorcière comme construction sociale, et comme devenir magique. Qualifiée autoproclamée, ou anonyme, la sorcière sera ici avant tout une qualité d'être, un potentiel magique de réappropriation de nos corps et de nos actions, pour jeter un sort à l'ordre établi. Qui sont les sorcières d'aujourd'hui ? Où est la magie ? Qu'est-ce qui est tapi dans l'obscurité ? Quel est cet envoûtement qui agit sur nous ? Quel est ce pouvoir qui nous anime ? Que conjurons-nous pour de bon, afin d'opérer une transformation ? Inspiré de la résurgence de la figure de la sorcière comme symbole de subversion, *Hymen Hymne* sera un spectacle parlé, dansé, et chanté, pour cinq interprètes, œuvrant au croisement de la recherche documentaire et du rituel magique. (Nina Santes)

« Les sorcières américaines en sont venues à se présenter comme des productrices de rituels. Le rapport entre ce qu'elles font et les anciens rites de sorcières ne passe pas par la question de l'authenticité. Elles se pensent héritières d'un savoir transmis, mais elles ne s'y tiennent pas. Elles inventent des rituels chaque fois qu'une situation les oblige à produire de la puissance collective - qu'il s'agisse de participer à un blocus contre une centrale nucléaire, de manifester à Seattle, ou encore de résister au désespoir, en faisant des actions de lamentation après le 11 septembre, des "productions de douleur", qui n'ont rien à voir avec la façon de Bush. Elles créent donc des rituels à la hauteur de la situation qu'il s'agit d'activer. » (Mona Chollet, *Périphéries*)

Le pouvoir du dedans

Le spectacle s'appuie sur l'idée que les interprètes ont des « pouvoirs ». La notion de pouvoir fait ici référence à l'empowerment, au « pouvoir du dedans » qu'évoque Starhawk dans son livre *Femmes, magie et politique* : une réappropriation de ce qui est intérieur à soi et de ce qui fait notre puissance d'agir. L'un des pouvoirs majeurs que j'attribue aux interprètes, c'est celui du corps-médium. Un corps traversé, habité, ventriloqué par les « choses ». La pièce rendra hommage à cette fonction de l'interprète, cette capacité de faire de son corps un vecteur, un médium, un sanctuaire, et les possibilités à la fois joyeuses et profondes que cette capacité suggère. L'état physique s'appuie sur cette idée d'être traversé, entre retranscription du réel et fiction poussée à son paroxysme dans les corps, qui prennent progressivement l'allure de marionnettes possédées. (Nina Santes)

NINA SANTES

Nina Santes fait ses débuts sur scène en tant que marionnettiste. Depuis 2008 elle a collaboré en tant qu'interprète avec Mylène Benoit, Myriam Gourfink, Catherine Contour, Pascal Rambert, Kevin Jean, Olivier Normand, Laurence Pagès, Hélène Cathala, Perrine Valli, Éléonore Didier, Philippe Grandrieux, Herman Diephuis. Elle est l'auteure de pièces chorégraphiques et musicales, dont *Désastre* (2012), en collaboration avec le compositeur Kasper Toeplitz, *Transmorphonema*, un duo avec le chorégraphe Daniel Linehan, et *Self made man* (2015). En mars 2016, elle co-signe un duo en collaboration avec Célia Gondol : *A leaf, far and ever*.

Sensible au croisement des pratiques et à l'art de la performance, elle développe régulièrement des collaborations avec le monde des arts visuels et plastiques, de la musique et de la mode.

SIMON MAYER – *SUNBENG SITTING*

15 > 18 avril / 21h

PRÉSENTATION

En dialecte de la Haute-Autriche, *sunbeng* désigne le banc installé au soleil devant les fermes. Simon Mayer, lui-même né dans la campagne autrichienne, revisite à sa manière les traditions dont il est issu. Utilisant des éléments propres au folklore de sa culture d'origine – vocalises tyroliennes, *schuhplattler* (danse principalement pratiquée par des hommes), tronc qui devient banc, fouet chasseur de mauvais esprits – il les expose, en joue, et les dénude au sens propre puisque c'est nu qu'il danse ce solo.

À la fois danseur virtuose, musicien transformant son corps comme les accessoires en instruments, chorégraphe malin et émouvant, Simon Mayer fait ainsi brillamment dialoguer des univers souvent considérés comme inconciliables : les évocations de la nature et les codes urbains, la tradition et le contemporain, la contrainte et la liberté.

SIMON MAYER

Simon Mayer a étudié à l'école du Ballet de l'Opéra de Vienne et à P.A.R.T.S (Bruxelles). En 2009, il fonde le groupe "Rising halfmoon" en tant que chanteur, guitariste et compositeur. En tant que danseur/chorégraphe et musicien, il a participé à des productions d'Anne Teresa de Keersmaeker / ROSAS, Wim Vandekeybus et Zita Swoon. En 2014, il a sorti son dernier album musical, *Monkeymind*.

Son répertoire chorégraphique comprend des solos, des duos et des pièces de groupe qui ont été joués à l'échelle internationale. Simon Mayer a été artiste en résidence au Théâtre de L'L à Bruxelles et est le directeur artistique du festival "spiel" qu'il a créé avec ses frères et l'association spiel. Il enseigne la danse contemporaine, la danse traditionnelle et les techniques vocales.

SunBengSitting est une pièce à cheval sur le yodel, la danse folklorique et la danse contemporaine, un voyage dans le passé et une recherche ludique et humoristique de l'identité. Simon Mayer, garçon de ferme autrichien et artiste de performance, invite le public à connaître sa vie, ses contradictions et son indignation à devoir se soumettre à des catégories et à des conventions. Ayant grandi dans une ferme face aux traditions, à la nature, à la rébellion juvénile et à un groupe de heavy métal bucolique, Simon Mayer s'installe à Vienne en 1997, fréquente l'école de danse de l'Opéra d'État de Vienne et passe une saison dans le corps de ballet. Il a atterri de façon très inattendue dans un monde où le mot « fermier » pourrait être utilisé comme une insulte. *SunBengSitting* traite des questions qui émergent dans les interstices qui peuvent exister entre ville et pays, patrie et terres étrangères, mais aussi entre catalogage et liberté artistique.